

LA NOTION DE L'ÉQUILIBRE DANS LE HAÏKU PAR PHILIPPE BRÉHAM

Équilibre, mot dont le champ est si vaste qu'il semble difficile de le réduire à un sens particulier. Et pourtant, le haïku l'absorbe entièrement pour en faire ressortir la beauté. Être en équilibre, sur un fil, le fil de la vie. En équilibre en regard de l'espace, du temps qui s'écoule, du vide dont ils sont porteurs, en regard des multiples éléments matériels et immatériels qui composent ce temps et cet espace.

Être équilibré, dont le sens est différent, permet de se sentir en état de liberté égale par rapport à divers pôles opposés. Liberté intérieure et extérieure de ce « funambule » de l'existence qui traverse les mille aléas du temps et de l'espace, conditionnée par sa parfaite maîtrise du fil qui le porte. À l'instar d'un funambule, le haïkiste garde en lui cette *liberté harmonieuse* qui le maintient à distance de tous les composants de sa vie et des aléas qu'elle génère. Les vers qu'il écrit, tant au niveau du fond que de la forme, *portent en eux* cette distanciation dans laquelle le haïku prend sa source.

Ainsi, tous les éléments qui composent la structure d'un haïku ne sauraient être en équilibre s'il n'y a distanciation nécessaire dans le regard que porte le haïjin aux êtres, aux choses et à la nature. De tous ces éléments par rapport auxquels la distanciation s'opère, le Temps est le plus important. Car c'est lui qui s'écoule sur le fil de notre vie, c'est de lui que se délient la plupart de nos attachements, et c'est encore lui qui peut nous faire pencher vers le Passé ou le Futur. Le haïkiste ne penchera ni d'un côté ni de l'autre mais restera en équilibre sur le « fil » du présent. La référence aux saisons – *kigo* –, présence à la fois de l'impermanence et de la permanence dans leur récurrence régulière, l'aide à l'y maintenir. L'équilibre entre le *fueki* (l'éternité qui nous dépasse) et le *ryūkō* (l'éphémère qui traverse toute existence) surgira alors.

Il aura néanmoins une vision particulière du Temps, un peu de ce que possèdent certains *yogin* brahmanistes, c'est-à-dire une *perception globale* de l'existence, selon laquelle l'esprit perçoit « les trois aspects du Temps ». Car s'il se situe au « fil » du présent, il garde en lui néanmoins la conscience du passé et du futur dans le but de mieux appréhender l'instant présent. Ainsi ce très beau haïku de Issa :

Sous les cerisiers ce soir
Aujourd'hui déjà
est bien loin !

montre dans le premier vers combien le poète est conscient de l'instant présent. Mais le poète est aussi conscient du passé – déjà derrière lui – dans les deux derniers vers, sachant pourtant qu'il ne devrait pas évoquer le passé puisqu'en cette soirée d'été sous les cerisiers en fleurs, la journée n'est pas finie. Par ailleurs, il demeure conscient du futur en supposant qu'il imagine déjà la soirée finie et qu'à ce moment là, il sera susceptible de ressentir une certaine nostalgie de cette journée sans doute passée agréablement. Émotion subtile exempte d'attachement.

C'est également par rapport aux contingences terrestres de l'existence qu'un haïku exprime la distanciation générant l'équilibre. Ainsi ce texte de Ryōkan :

Le voleur a tout pris
Sauf la lune
à la fenêtre !

Grâce à son regard furtif mais suffisamment intense, porté vers la lune, le poète est parvenu à se distancier de l'acte du voleur, dont il a été victime et à exprimer un certain humour en nous laissant supposer que le voleur aurait pu aussi bien « voler » la lune ! Humour *rendu plus subtil encore* par l'état d'esprit de l'intrus, tellement ému par la présence de la lune, qu'il n'aurait osé la dérober même s'il avait pu le faire !

La distanciation peut aussi s'opérer sous les effets conjugués du temps et de l'espace :

Sur la mer
Le soleil repose
Un soir...

Ces vers « arrêtent » l'écoulement du temps puisqu'ils fixent, en « l'espace » d'un instant, le soleil *sur* la mer, avant qu'il ne s'enfonce lentement sous l'horizon. L'immobilité de l'instant captée par la « photo » du poète situe le disque rougeoyant au point géométrique de l'espace– temps. Équilibre thématique sous– tendu par une distanciation concrétisée dans une absence de projection d'émotions sur le paysage : simple regard sur un soleil couchant qui *repose* « tranquillement » sur la mer, un soir quelconque. L'absence de verbes tels que « descendre », « s'abaisser », « s'enfoncer » supprime d'emblée toute connotation affective au déclin apparent du soleil, au temps qui passe, au moment de la journée, et par là– même tout ressenti d'émotions telles que nostalgie, regrets, espoir. De plus, l'emploi de l'article indéfini dans le dernier vers : *un soir* donne à ces mots une certaine banalité qui dépersonnalise, *enlève toute connotation affective au soir* en question lequel n'est marqué par aucun événement particulier concernant

l'auteur. Soir quelconque parmi tant d'autres, soulignant davantage l'éphémère des jours qui passent, des soirs qui se succèdent aux soirs...

Mais, ainsi qu'il l'a été précisé plus haut, le détachement que permet la distanciation par rapport aux contingences humaines reste difficile. Alors, l'équilibre s'avère fragile et seul un fil ténu sépare quelquefois l'humour d'un silence, d'un désespoir non dit. Ainsi ces haïkus, l'un et l'autre de Shiki :

Solitude d'hiver

J'aimerais parfois interroger

Le Bouddha...

Cependant, le poète ne « bascule » pas : si son détachement est fragile, il l'habite toujours. En effet, Shiki aurait pu écrire : « solitude d'hiver / j'aimerais quelquefois parler / à d'autres personnes » mais dans ce cas, n'aurait plus subsisté qu'une phrase banale de la réalité quotidienne, ancrée dans un sentiment d'angoisse latente. Le poète ne se lamente pas sur son sort, son questionnement n'est d'ailleurs pas constant, il dépasse le monde des humains vivants par son souhait d'interroger le Bouddha sur le sens de sa vie.

La musique procède du rythme harmonieux des mots, des vers et de leurs sonorités respectives. Cette harmonie, essentielle au haïku, procède elle-même d'une maîtrise importante dans le choix des mots et de leur juxtaposition. Il convient de noter à cet égard que l'harmonie requise ne découle pas obligatoirement du nombre de pieds traditionnellement imposé sur la base de cinq, sept, cinq. En voici un exemple :

Pont sur la Seine

Une jeune japonaise,

Rien que la nuit, le fleuve...

Quatre, sept, six pieds. Quatre images : un lieu : le pont. Un personnage : une jeune femme. Un moment : la nuit. Un élément « actant », potentiel : le fleuve. Situation équilibrée – certes fragilement – par le dernier mot qui ouvre en grand les « portes » de l'instant dans lequel tout peut survenir...

L'assonance dans les deux premiers vers par rapport au dernier, donne le rythme ainsi que la césure marquée par une virgule après « nuit », et le point de suspension après le dernier mot en prolonge l'effet et ouvre davantage le champ thématique.

Maître des mots, maître du thème, maître des émotions qui peuvent naître, le haïjin, sur son fil, crée le vide en lui-même pour saisir l'Instant, dans l'effleurement continu du *mono no aware* (mélancolie secrète des choses).

Philippe BRÉHAM, octobre 2007